
XYZ. La revue de la nouvelle

Pour Éli^sa

Pierre Karch



Number 74, Summer 2003

Mémoire(s)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3647ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Karch, P. (2003). Pour Éli^sa. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (74), 35–42.

Pour Éliisa

Pierre Karch

Je ne sais pas ce qui m'arrive. On dirait qu'il ne me reste plus d'histoires. J'en avais ramassé beaucoup pourtant. J'ai dû parler énormément. Mais il faut absolument que je continue. C'est important.

Carole Fréchette, *La peau d'Éliisa*

Je ne sais pas ce qui m'est arrivé. Je ne fais jamais cela, ni chez moi ni en voyage. Mais il y avait, là, assise sur un banc, devant l'église de l'Immaculée-Conception, à droite de l'entrée, juste sous le tableau des victimes de la guerre, ce qui m'a paru être une petite femme enveloppée de plusieurs épaisseurs de châles. Était-ce bien des châles ? Cela aurait pu aussi bien être de la peau, des plis de peau qui coulaient comme de la lave, de son cou à ses genoux. Je n'ai pas fait trop attention. Pour ne pas la gêner. Pour ne pas qu'elle croie que je la dévisageais. Et je me suis assis sur le même banc qu'elle, mais à l'autre bout. Pas tout à fait à l'autre bout, puisque j'y ai déposé mon sac de provisions. Il était cinq heures. Le vent avait tombé. Mais on sait bien, à Bruxelles, à la fin du mois d'octobre, il peut faire froid comme en hiver ou chaud comme en été. Imprévisible. Le vent avait tombé, mais il faisait presque aussi froid que plus tôt. Alors je me suis dit que la dame avait froid et qu'elle s'était recouverte de châles dont la laine était si fine qu'on aurait cru qu'ils étaient autant de plis de peau.

Je ne parle pas aux étrangers. De fait, je parle même assez peu à ceux que je connais. J'ai peu à dire et, dès que je commence une histoire, surtout une vraie, une histoire qui m'est arrivée, bien souvent j'interromps mon récit avant la fin. Je sens qu'on a cessé de m'écouter ou que, si on me prête toujours une oreille distraite, l'autre cherche une plus grande satisfaction ailleurs.

«Je ne vous connais pas», ai-je commencé par dire, ce qui n'est pas une entrée en matière très brillante ni même originale,

sauf que, pour moi, ce l'était puisque, comme je viens de le dire, je ne parle pas aux étrangers.

« N'ayez pas peur », ai-je continué. Et là, je me suis tourné vers elle pour voir si elle réagissait d'une façon ou d'une autre. Je crois avoir perçu, à ce moment-là, un léger frisson sous les châles ou les plis de peau. Peut-être même ai-je entendu un petit grognement. Gloussement ? Difficile à dire.

« Je ne sais pas ce qui m'arrive. J'ai, comme cela, envie de vous raconter une histoire. Appelons-la, *Un épisode dans la vie d'un Jeune Homme* ».



C'était en... Laissons faire l'année. Disons plutôt que j'avais dix-neuf ans. Bientôt vingt. C'était au début de l'été. Je venais d'avoir mon B. A. et ma première dépression. Oui, j'ai eu mon B. A. à dix-neuf ans. Cela vous étonne ? Il n'y a pas de quoi. Ce ne sont pas les derniers de classe qui dépriment ; ce sont les premiers, ceux qui angoissent, qui passent leurs journées à étudier, leurs soirées à lire et leurs nuits à s'inquiéter. Je n'ai pas fait une dépression dont on parle. Rien de spectaculaire. Pas de chocs électriques, pas de Prozac, même pas de visite chez un psy. Une petite dépression qu'on garde pour soi, que seule une mère reconnaît parce qu'elle, quand elle avait mon âge, elle avait les « bleus ». C'est comme cela qu'on appelait cela, dans le temps. Son remède ? De petites vacances. Pas n'importe où. Ma mère dévorait tout ce qui était « revues de santé » : *Prevention, Better Health For Better Living, Eat Less Enjoy More...* Elle ne sautait pas une page. Au fil de sa lecture, elle découpait un tas d'articles qu'elle envoyait à tous ceux qu'elle connaissait qui, selon elle, auraient pu en profiter. Moi, je lui avais demandé de rayer mon nom de sa liste. Elle ne m'envoyait plus rien, mais elle gardait un dossier pour moi, à la maison.

Quand je suis retourné chez elle avec mon diplôme, rien dans les poches et pas d'avenir sur le marché du travail, elle m'a annoncé, comme si cela allait de soi : « Ce qui te ferait du bien,

maintenant que tu en as le temps et que tu n'as rien à faire, c'est de passer une semaine à méditer dans la nature.»

Je n'ai pas eu le temps de réagir.

«J'ai fait retenir une chambre pour toi à la clinique du docteur Allswell, au Connecticut. C'est pour mardi prochain. La meilleure façon de t'y rendre d'ici, c'est par bus et puis par taxi, pour les derniers milles.»

Ma mère avait peut-être raison. Mieux valait pour moi passer une semaine chez un gourou qu'auprès de ma mère, le nez dans le dossier qu'elle avait rempli à mon intention et qu'il m'aurait fallu lire tant que je n'aurais pas trouvé à me caser.

Vous connaissez le Connecticut ? Non ? C'est la même chose que le Vermont, mais plus loin. La clinique était située sur une vaste propriété dans les montagnes. On y trouvait, en plus du bâtiment principal rattaché au manoir rustique du docteur, un étang, un bois qui, en Europe, aurait pu passer pour une forêt, et plusieurs bungalows en rondins, ce qui donnait à l'ensemble un petit air primitif. On aurait pu se croire au début de la colonisation américaine, au début de la civilisation américaine, au début de quelque chose qui aurait pu être le paradis terrestre transplanté aux É.-U. C'était, pour moi, déroutant, mais non pas désagréable. Dans un décor semblable, j'aurais dû m'attendre à rencontrer des bûcherons, des hommes de chantiers. Alors pourquoi ai-je été si surpris d'être entouré d'un personnel portant, comme uniforme, des jeans et des chemises à carreaux ?

Première nuit. J'ai dormi comme un ours. Sommeil profond et vide de toute image, pensée, parole. En me réveillant et en constatant qu'il n'y avait rien à se rappeler de mes heures de sommeil, je me suis dit que c'était peut-être cela le bonheur. Et, quand je me suis coupé en me rasant, cela fit une entaille à ce bonheur fragile.

La salle à manger pouvait accommoder une trentaine de convives. J'en comptai rapidement une dizaine et je choisis une table isolée. J'eus à peine le temps de m'asseoir devant mon plateau (jus d'orange, banane, poire, café décaféiné), que trois femmes, chacune tenant un plateau, sont venues m'inviter à partager une

autre table avec elles. Je n'aime pas brusquer les gens. Je me suis levé et je les ai suivies comme un taureau qu'on entoure de vaches pour qu'il se calme. Elles étaient à la clinique — mais est-ce le mot juste ? — depuis une semaine. Elles avaient des choses à m'apprendre. Je les ai écoutées l'une après l'autre et parfois les trois ensemble. Je me sentais comme si j'étais dans une colonie de vacances, mais mixte, et que j'avais douze ans, l'âge de faire fi à toutes les interdictions.

La première séance m'a paru plutôt lente, peut-être même inutile. Une perte de temps. Le gourou posait des questions de vocabulaire : « Qu'est-ce que le bonheur ? » Qu'est-ce que les mots « alcool », « voiture », « caviar », « lits jumeaux », « baskets », « serviette de plage »... évoquaient en chacun de nous ? C'était sans doute nécessaire pour orienter la discussion plus tard.

L'après-midi, en effet, l'animateur reprit nos réponses et se mit à nous interroger. On sentait, chez lui, une telle violence que l'air en était chargé. Des dix que nous étions, tous se sont écroulés en larmes avant la fin de son interrogatoire. Les confessions, surtout publiques, ce n'est pas mon fort. Alors en entendre neuf et faire la mienne, c'était trop. J'étais exténué. J'avais besoin de me laver, de me changer, de prendre l'air. La sueur, cela part plus vite que la mauvaise conscience ou un certain malaise qui lui est proche et qui vient de la sensation d'avoir violé le secret d'un autre, sans même pouvoir en tirer quelque bénéfice que ce soit. Aussi avons-nous dîné dans le silence, même si nous formions des groupes. Je n'osais pas regarder la femme qui avait quitté son mari qui la battait ; cette autre qui avait abandonné sa mère dans une résidence où, une semaine plus tard, on l'avait trouvée les poignets coupés, dans sa baignoire ; cette autre encore qui avait profité du travail d'une copine de bureau pour obtenir une promotion qui ne lui revenait pas. Il y avait surtout des femmes, mais il y avait aussi quelques hommes dont ce père de famille, haut fonctionnaire, qui venait de perdre son poste. Ces gens, me disais-je, ont raison de souffrir de dépression. Mais moi ? Tout, à la surface, allait bien. Mais j'étais un paquet de nerfs qui se tor-daient en pure perte. Ce qui n'aidait pas, pour l'instant, c'était la

confession d'Hélène. C'était la femme la plus jeune du groupe. Elle était plus âgée que moi, de six à huit ans, ce qui ne faisait qu'apporter du piquant à l'affaire. D'autant plus qu'elle était jolie. Belle, peut-être. Chose certaine, elle avait plus d'expérience que moi, et c'était exactement ce qui me manquait et qui était peut-être à l'origine de mon état. Hélène venait d'être abandonnée par son mari. Elle avait quitté l'école tôt et travaillait, depuis, pour la Société protectrice des animaux. Elle y avait rencontré celui qui, de client, devint son mari et qu'elle n'arrivait pas à nommer tant elle voulait le faire disparaître de sa mémoire. Le coup classique. Elle avait payé ses études. Une fois diplômé, il avait trouvé une femme plus amusante qu'elle, plus instruite, plus de sa classe, plus en mesure de l'aider dans sa carrière. Durant la nuit, des images d'Hélène, d'une Hélène malheureuse, remplirent mes rêves. Je me réveillai plus fatigué que la veille, mais je ne me coupai pas en me rasant. La vie me parut plus heureuse que mes fantasmes. La cure recommandée par maman commençait-elle à avoir un bon effet sur moi ?

La journée entière se passa dans le bois où on nous encouragea à nous éloigner des sentiers battus. Il devait y avoir là une idée symbolique. Comme je n'ai jamais reconnu aux moustiques une valeur symbolique autre qu'infernale, je n'ai pas réussi à communiquer avec la nature autant qu'on l'aurait voulu. Journée perdue que cette journée-là. Du moins pour moi.

Le lendemain, nous nous sommes retrouvés, pieds nus, assis en rond sur des matelas de caoutchouc bleus et durs, comme on en voit dans les gymnases. Des odeurs semblables s'élevaient autour de nous, les plus fortes s'attardant à la hauteur du nez d'où il m'était impossible de les déloger, ni en soufflant dessus ni en tentant de les chasser de la main dont je me faisais un éventail, en me disant : « Pourvu que les autres ne me sentent pas... » Le cercle se brisa en deux lignes parallèles. Devant moi, Hélène. L'exercice consistait à « découvrir » son vis-à-vis. Je ne demandais pas mieux, mais je tremblais de la timidité des vierges. Sans doute pour me faciliter les choses, Hélène ferma les yeux. Je posai alors mes deux mains sur sa tête et, comme si

je touchais de la terre glaise, je modelai son visage du bout des doigts. Si je tremblais plus tôt, je frissonnais maintenant. Je m'arrêtai au cou. J'avais perdu contrôle sur mes réactions et j'espérais qu'en ouvrant les yeux elle ne s'en apercevrait pas. Hélène me regarda droit dans les yeux, tout le temps qu'elle refit mon visage qui, je le sentais, se transformait sous ses doigts agiles, des doigts d'artiste qui pouvaient faire n'importe quoi de n'importe qui. C'était sublime ou c'était du moins l'idée que je me faisais du sublime. Puis, nous avons changé de partenaire. D'abord, je n'ai pu supprimer quelques gestes d'impatience. De petits gestes, mais assez évidents pour que ma nouvelle partenaire me saisisse les mains, en me demandant de recommencer ce que je venais de faire trop vite et de méditer davantage sur ce contact qui, de la peau, devait rejoindre l'âme, sinon le cœur. « L'âme », ai-je eu envie de préciser, réservant le cœur à Hélène. Où était-elle et avec qui ? Je ne pouvais pas la chercher, je devais me concentrer sur une femme qui me parut, tout à coup, bien vieille, beaucoup plus vieille qu'elle ne l'était la veille et qui, si j'appuyais un tant soit peu, pourrait se casser entre mes pinces ou fondre comme de la cire. Quand ce fut à son tour de me toucher, je fermai les yeux et, en pensant à Hélène, je réussis sans difficulté à sourire, même si les doigts qui frôlaient mes joues me parurent, un instant, gercés.

Durant la soirée, quelques pensionnaires s'enfuirent au village. Je demeurai seul dans ma chambre, le second lit étant occupé. La pensée d'Hélène me troubla, mais j'accueillis ce trouble comme une délivrance, car il m'éloignait de mes angoisses imprécises et me redonnait le goût de vivre.

Quel ne fut pas mon étonnement de voir, le lendemain, Hélène et Léon, l'homme le plus âgé du groupe, déjeuner ensemble. Avaient-ils... ? Je n'osais pas préciser ma pensée, n'étant pas sûr, de fait, de ce qu'elle était. Ce jour-là, Hélène sembla m'éviter. C'était peut-être une idée que je me faisais, mais cette idée était assez encombrante pour que je n'arrive pas à me rapprocher d'Hélène, pour renouer avec elle. De quels nœuds est-ce que je parlais ? Il n'y avait rien eu entre nous. Tout s'était passé

dans ma tête ou dans mon cœur, mais qu'est-ce que je savais d'elle, de ses sentiments ?

Pur hasard ? Manœuvre adroite ? Hélène me retrouva sans que je la cherche. C'était la veille de notre départ à tous. Nous étions près de l'étang. On y faisait l'élevage de truites saumonées que l'on goûterait le soir même, ce qui fut fait. En sortant de la salle à manger, Hélène me prit le bras. Je compris qu'elle m'invitait à la suivre. Elle aussi logeait seule dans un bungalow. Elle avait peur, dit-elle, de s'y rendre seule, à cause de la nuit qui tombait. Elle me demanda d'inspecter son pavillon pour s'assurer qu'il n'y avait ni bête ni... « Fantôme ? » Elle rit. Oui, c'était bien cela. Elle faisait tellement petite fille, à ce moment-là, que j'aurais voulu la prendre dans mes bras, la serrer contre moi et la rassurer. Je ne sais pas ce qui m'est arrivé. C'est exactement ce que je fis. Je sentis son cœur battre contre ma poitrine ou était-ce le mien, entre ses seins qui me renvoyaient l'écho de mes palpitations ? C'est fou, hein ? Vous direz que j'exagère. Et pourtant. Je ne me rappelle plus ce qui s'est passé par la suite. Mes tempes se sont mises à battre comme mon cœur. Je sentais la panique monter. Est-ce cela l'amour ? Quand je me suis réveillé, il faisait nuit. La lune, pleine et jaune comme un gouda, éclairait la chambre, assez pour que je retrouve tout ce qui m'appartenait et qui jonchait le plancher comme des feuilles mortes, l'automne. Je sortis sans faire de bruit, me disant qu'un homme du monde devait être discret et ne pas être vu sortant de la chambre d'une femme, fût-elle abandonnée par son mari.

Nouvelle journée, nouvelle surprise. Je vis Hélène sortir ostensiblement de chez elle, le bras autour de la taille du vieux satyre de l'autre jour. J'avais, de toute évidence, mal agi avec Hélène. Que voulez-vous ? J'ai la tête pleine de vieilles histoires qui ne collent plus à la réalité, alors que lui savait ce qu'il fallait faire. C'est cela « avoir de l'expérience ». Je n'étais plus aussi naïf que la semaine précédente, mais j'avais encore beaucoup à apprendre. Hélène m'invita à déjeuner avec eux. J'aurais voulu refuser, mais pourquoi me priver du plaisir de la revoir de près et de l'écouter parler ? Même Léon me parut aimable. Nous allions

nous lever de table quand un homme se pencha et planta ses lèvres sur la nuque d'Hélène.

« Charles ! » s'écria-t-elle, en rougissant de bonheur.

« Ça s'est bien passé ? Je vois que tu n'as pas perdu de temps. » Pendant qu'elle nous présentait son mari, lui riait de toutes ses belles dents blanches. « Tu es prête ? On peut partir ? » Il nous remercia de nous être occupés de sa femme, puis il disparut avec elle dans une Jaguar verte, comme dans un conte de fée.



« Est-ce que mon histoire d'amour, qui est vraie et qui est la mienne, vous a donné le frisson ? Celui que vous attendiez ? »

Je crois avoir perçu, à ce moment-là, un léger frisson sous les châles ou les plis de la peau. Peut-être même ai-je entendu un petit grognement.

« Si cela vous intéresse, je reviendrai un autre jour pour vous en raconter une autre, celle, par exemple, de mes premières vacances de Noël à Cuba. »